

Donner sa vie pour la gloire de T'aimer.

TIBHIRINE OU UN CHEMIN COMMUNAUTAIRE VERS LE MARTYRE.

Ce n'est pas la persécution qui fait les saints, mais la réponse personnelle d'hommes et de femmes qui restent jusqu'au bout fidèles à la grâce qui les soutient dans l'épreuve. Frère Christian disait au cours d'un chapitre de novembre 1995 : « Nous sommes encore là, avec cette grâce d'état qui nous a fait dire que là était notre place pour le moment¹ » Étonnante et surnaturelle grâce d'état qui, durant plus de deux années (de Noël 1993 au mois de mars 1996), va conduire les frères, sur l'humble chemin de l'Évangile, à entrer à plein corps, à plein cœur, à plein temps, à pleine foi, dans l'histoire d'un peuple et d'une Église, marqués du signe du Christ, du signe de Dieu, devenu grain jeté en terre pour porter fruit d'éternité.

Dans un récent article du journal *La Croix*, Mgr Teissier, l'archevêque d'Alger, disait que ce qui restait du message des frères de Tibhirine était « la densité de la fidélité chrétienne² ». Fidélité ecclésiale, fidélité monastique, fidélité humaine à une terre et à un peuple. Comment une communauté monastique dans son ensemble a-t-elle cheminé vers le don suprême d'elle-même dans une densité de fidélité ? Dix ans après la mort des sept frères de Notre-Dame de l'Atlas à Tibhirine (Algérie), sans doute peut-on esquisser quelques éléments de réponse. L'exercice est périlleux car ce n'est qu'à partir des écrits des frères (ainsi que du témoignage des deux frères survivants) et en les utilisant abondamment que l'on peut esquisser cette réponse ; celle-ci ne peut-être que l'interprétation ou le fruit de la réflexion et de la méditation de celui qui écrit ces lignes³.

Depuis le 1^{er} décembre 1993⁴, a pris fin l'ultimatum lancé par le GIA (Groupe Islamique Armé) en direction des étrangers qui avaient un mois pour quitter le pays avant un passage à voie de fait sur eux. Les autorités ont bien essayé d'imposer une surveillance permanente au monastère de Tibhirine mais la réponse est catégorique. Le diaire de la communauté rapporte, en date du 17 novembre :

¹ *Dieu pour tout jour. Chapitres du Père Christian de Chergé à la communauté de Tibhirine (1986-1996)*. Les cahiers de Tibhirine n°1, Abbaye Notre-Dame d'Aiguebelle, p. 444.

² Journal *La Croix*, supplément samedi-dimanche, 31 décembre 2005.

³ Outre les différentes publications (ouvrages ou articles), nous avons travaillé à partir des archives de Tibhirine ainsi qu'à partir de documents fournis par l'Abbé Général et les familles des frères. Tous les citations sans références proviennent de ces documents d'archives.

⁴ Pour une relecture des événements, on peut se reporter à : *Sept vies pour Dieu et l'Algérie*, textes recueillis et présentés par Bruno CHENU, Bayard, Paris, 1996 ; Bernardo OLIVERA, *Jusqu'où suivre ? Les martyrs de l'Atlas*, Cerf, Paris, 1997.

Frère Christian refuse tout net cette mesure en notant qu'elle serait déplacée, et peu conforme à ce que nous souhaitons, rester au contact d'une population dont nous partageons la vie et les risques.

C'est le 15 décembre suivant, en écoutant la radio, que frère Christian apprend le massacre perpétré contre des travailleurs Croates la veille au soir à Tamesguida, non loin de Tibhirine. Le psaume 43, chanté à l'office suivant, prend soudain un tout autre relief :

Tout cela est venu sur nous sans que nous t'ayons oublié :

nous n'avions pas trahi ton alliance.

Notre coeur ne s'était pas détourné et nos pieds n'avaient pas quitté ton chemin

quand tu nous poussais au milieu des chacals et nous couvrais de l'ombre de la mort.

Si nous avons oublié le nom de notre Dieu, tendu les mains vers un dieu étranger,

Dieu ne l'eût-il pas découvert, lui qui connaît le fond des coeurs ?

C'est pour toi qu'on nous massacre sans arrêt, qu'on nous traite en bétail d'abattoir (Ps 43, 18-23).

Quelques jours plus tard, certains frères s'ouvriront à frère Christian, disant combien les psaumes leur parlent, combien ils se sentent « aller à la Parole ».

La communauté de Notre-Dame de l'Atlas a l'habitude de réunions communautaires durant lesquelles chacun s'exprime avec beaucoup de liberté⁵. Lieu de parole, lieu d'écoute, c'est peut-être beaucoup dans ces rencontres que va se dessiner petit à petit le choix, de chacun des frères dans un premier temps, puis de toute la communauté, de privilégier la stabilité « ici », même si la mort devait s'ensuivre. À travers les paroles de chacun, peu à peu va se vivre un cheminement intérieur et individuel. Les frères prennent conscience de l'importance de leur propre décision au sein d'une décision communautaire. Ce cheminement va être le moteur d'un consensus communautaire vers des décisions communes.

Le temps du questionnement

Dès après le massacre des Croates, la communauté entre davantage en dialogue sur l'opportunité de sa présence à Tibhirine ; long et patient cheminement où chacun est invité à partager ce qu'il vit et ce qu'il pense.

Le 23 décembre 1993, la veille de la première visite du GIA au monastère, une réunion communautaire se tient autour de trois questions. Une est ainsi formulée : quelles sont nos raisons de rester aujourd'hui ? Déjà, un certain consensus semble s'être dégagé les jours précédents d'après ce que rapporte frère Christian dans ses notes :

On ne peut pas rester à tout prix ; il ne saurait être question d'un suicide collectif, la préférence va alors vers le vœu de rester ensemble autant que possible.

Mais la réflexion se poursuit, vécue au souffle de l'Esprit.

Frère Paul est le premier à réagir au terme de « suicide » : pour lui, il convient « d'être prêts à vivre ici ou ailleurs (il ne se sent pas lié à des pierres), être prêts à mourir ». Néanmoins, sa perspective de la mort n'est pas celle du martyr :

Je ne pense pas du tout que je serai martyr si on m'égorge, ce serait au nom d'un projet politique car notre présence gêne l'accomplissement d'un projet politique. Le choix de rester est différent du suicide, c'est plutôt une immolation.

En même temps, il définirait son choix comme une opposition non-violente :

Je peux choisir de dire par ma présence ici que je ne suis pas d'accord avec les groupes armés. Quelle efficacité à cette présence ? On peut en discuter.

Pourtant, frère Paul a foi que cette présence portera du fruit ; il écrira quelques mois plus tard :

Que restera-t-il dans quelques mois de l'Église d'Algérie, de sa visibilité, de ses structures, des personnes qui la composent ? Peu, très peu vraisemblablement. Pourtant je crois que la Bonne Nouvelle est semée, le grain germe [...]. L'Esprit est à l'œuvre, il travaille en profondeur dans le cœur des hommes. Soyons disponibles pour qu'il puisse agir en nous par la prière et la présence aimante à tous nos frères (Lettre du 11 janvier 1995)⁶.

Si pour frère Jean-Pierre, cette présence entre deux groupes (les « frères de la plaine » et les « frères de la montagne » à savoir, les forces de l'ordre et les groupes armés) est une présence aux frontières de l'Église, elle est surtout une présence d'Évangile entre les deux. Point de vue que semble partager frère Christophe en rappelant que

la raison communautaire qui fait rester, c'est quelqu'un, Jésus-Christ, qui se tient au milieu de la communauté et dont chaque frère est le disciple.

À la question du sens de leur mort éventuelle, frère Christophe voit la vie :

Jusqu'au bout, Jésus a été un vivant. Notre existence : celle de moines. Nous sommes dans des conditions qui nous convertissent et cela nous conduit vers des raisons plus profondes de rester, une façon plus vraie et plus dépouillée.

Ce que frère Célestin voit comme un avenir vivant, « un moment où nous sommes appelés à nous aimer davantage. »

Ressort également le lien particulier et fort qui unit la communauté à l'Église locale et que chacun exprime à sa manière. Frère Michel parle de rester par « fidélité à l'Église » tandis

⁵ C'est en partie à partir d'un cahier dans lequel frère Christian prenait des notes au cours de ces réunions que sont rédigées ces notes (Cf. Archives de N.D. de l'Atlas déposées à l'abbaye d'Aiguebelle, cote 5.200 4).

⁶ *Jusqu'où suivre*, p. 93.

que d'autres s'inquiètent de l'impact d'un départ sur les autres communautés chrétiennes du pays.

Frère Christian développe la question de la stabilité engagée qui est porteuse de sens, question qui n'aura de cesse de susciter la réflexion des frères. Il y reviendra souvent dans ses enseignements. D'abord la stabilité monastique : à la fin de son commentaire sur le chapitre 4 de la Règle de saint Benoît, il dit :

Voilà l'atelier où nous sommes à pied d'œuvre pour VEILLER ! La « STABILITÉ » est même vivante. Elle est référence à un ensemble vivant qui est la COMMUNAUTÉ. Elle n'est pas immobilisme. Elle est cet attachement du cœur qui nous ÉTABLIT *hic et nunc* dans la communion des saints de façon VISIBLE et quasi sacramentelle⁷.

Plus loin dans son commentaire sur les Constitutions de l'Ordre :

Il s'agit bien d'une stabilité dans le LIEU, et cela peut paraître paradoxal qu'on choisisse d'abord le lieu et non les frères ! C'est pourtant quelque chose qui se vérifie de façon assez exemplaire ici, et pour chacun de nous. Aucun d'entre nous n'est venu attiré par le désir de rejoindre tel ou tel. Mais l'appel qui nous lie nous permet d'interpréter au sens large la notion de LIEU, sans rien lui enlever de son lien d'incarnation. Le lieu, c'est aussi une Église, un peuple, un pays, un type d'enfouissement et d'enracinement⁸.

Et dans une série de chapitres sur le charisme du martyr :

Il s'agit de TENIR et de tenir ENSEMBLE : *cum-stare*, comme la ville de Dieu où *tout ensemble fait CORPS*. Il y a là une note première de la STABILITÉ qui nous voue durablement les uns aux autres : constance dans le lieu et constance avec les frères, amour du lieu et amour des frères, *amator loci et fratrum*, selon la définition du moine de Benoît transmise par saint Grégoire⁹.

Puis la stabilité au cœur d'une Église dont on sait qu'elle est étrangère, stabilité au cœur d'un pays et d'un peuple qui sont hôtes :

Ce lieu a d'autres habitants qui sont aussi nos frères de constance dans ce quotidien difficile. Nous sommes liés, au moins pour le moment et par consentement mutuel, au bonheur de paix que le petit peuple qui nous entoure ne cesse d'espérer pour le pays tout entier, en continuant, notamment, à nous faire une place, refusant ainsi de se reconnaître dans une Algérie qui chasserait les étrangers ou dans un Islam qui exécuterait les non-musulmans. Notre stabilité et sa constance font droit à ce comportement spontané de la plupart de nos voisins. Et le risque que nous courons est aussi témoignage (martyre) offert à leur rejet de la violence et du sang versé¹⁰.

Stabilité-présence de prière qui a du sens pour l'Église locale et qui

⁷ *Dieu pour tout jour*, p. 166.

⁸ *Ibidem*, p. 273.

⁹ *Ibidem*, p. 448.

¹⁰ *Ibidem*, p. 448.

a aussi son sens pour le voisinage. Elle a son complément original avec la mosquée et le Ribat. Il y a là un double signe, ténu mais réel, auquel croient ceux qui y participent.

Stabilité qui lie les frères à un peuple, le petit peuple des douars de Tibhirine :

Il y a aussi le soutien matériel que nous nous efforçons d'apporter à certains. S'il n'y a plus ce partage à attendre de nous, ceux-là, parmi les plus jeunes, vont porter lourdement la crise économique encore à venir. Ils seront aidés par les « autres » ? Et le soutien moral ? Ceux qui peuvent se confier. Ils souffriront en silence, chercheront encore à fuir, désespérément. Eux, ils n'ont pas d'échappatoire qui reste ouvert pour nous (nous avons où aller et nous sommes encore libres de le faire...)

C'est au milieu de cette réflexion que les frères reçoivent la « visite » du groupe du GIA la nuit de Noël 1993. Six personnes armées pénètrent dans le monastère, et, par leurs exigences (aide médicale, appuis économique et logistique), cherchent à obliger les frères à collaborer avec eux, à se « mouiller » (selon l'expression de plusieurs frères) avec le mouvement armé. Le dimanche 26 décembre, frère Christian réunit ses frères. Frère Jean-Pierre confiera qu'à partir de ce moment-là, il a senti chez frère Christian un souci constant du dialogue et le respect des positions de chaque frère, cherchant à connaître la pensée de chacun, dans une totale volonté d'écoute de l'Esprit.

Lors de cette rencontre, les frères tentent de trouver une réponse commune aux trois demandes formulées par le groupe du GIA (frère Luc pour soigner leurs blessés, des médicaments et de l'argent). Un point de non-retour est atteint, frère Christian parle de point de « non-départ ». Il apparaît très vite clairement qu'une réponse donnée, quelle qu'elle soit, engagera l'Église d'Algérie et que c'est donc avec ses responsables qu'il convient de discerner et de décider. L'échange porte sur l'aspect moral de la demande d'argent et la réponse se dessine facilement dans l'intervention de frère Paul :

Je me vois mal cautionner un mouvement comme celui-là, c'est contre mon être profond, je perds mes valeurs, deviens autre. Quelle serait alors la valeur de mon témoignage ?

Les frères optent pour répondre favorablement aux deux premières demandes en fonction de la réponse même de frère Luc

Toute ma vie médicale a été imprégnée par les soins de toute sorte de gens – y compris les nazis... même le diable ! – Aller dans le maquis ? Je leur dirai mes limites physiques. Les soigner ici ? Je le ferai pour eux. Mais l'argent, c'est un engrenage, il ne faut rien donner du tout.

La troisième demande est donc rejetée unanimement, jugée comme immorale et engageant une option politique en rupture avec le devoir de réserve de la communauté vis-à-vis du pays et de ses institutions.

Aussi, la conséquence logique envisagée par tous se trouve alors être le départ avec le sentiment pour beaucoup que cela risque d'être définitif. Pour autant demeure le lien avec l'Algérie, son Église et la vocation du monastère de Tibhirine au cœur de cette Église. Où continuer de rester pour signifier cette fidélité ? Selon frère Christophe, cela représente peut-être l'occasion providentielle de se libérer de structures trop lourdes (il parle des bâtiments), alors que deux autres frères souhaiteraient que la communauté aille un peu plus avant dans la discussion avec le responsable du groupe du GIA pour essayer de faire comprendre le refus, la neutralité. De l'avis général, « rester en refusant purement et simplement les trois demandes est aller au massacre individuel ou collectif. »

À l'issue de cette réunion, frère Luc aura cette réaction en aparté avec frère Christian : « Tous des dégonflés ! Bien sûr que non qu'il ne faut pas partir aussitôt ! Attendons la suite. »

Le lendemain, après l'office des Laudes et avant de descendre à Médéa pour rencontrer Mgr Teissier chez Gilles Nicolas (curé de Médéa), frère Christian demande à chaque frère de s'interroger et d'être prêt à dire ce qui le laisse en paix de conscience et, inversement, ce qui ne le laisse pas en paix...

Le temps de l'Esprit

On peut mourir pour bien des raisons, mais mourir pour Celui qui est mort pour moi dans la ténèbre de Dieu : ce face à face est unique et marque le caractère unique de la vérité et de l'existence chrétiennes. Thomas d'Aquin le dit à sa manière en répondant à la question de savoir si le martyre est l'acte de la perfection la plus grande : mourir comme tel ne l'est certainement pas mais, si l'on considère le motif, l'amour de charité, alors *le martyre, plus que tout autre acte de vertu, est la grande preuve de la perfection de l'amour* (IIa, IIae, q. 124, a3, c)¹¹.

Dans son Journal à la date du 15 janvier 1994, frère Christophe écrit :

Où est la fidélité ? Qui obéit ? Celui qui dit et affirme péremptoire et sûr de lui : je ne partirai jamais d'ici.

Ou l'autre qui a dit : je vais partir, et qui est toujours là...

persévérant en ta doctrine (ÉVANGILE ici aujourd'hui)

dans le monastère jusqu'à la mort

(qui s'est fait proche et reste menaçante)

prenant part à tes souffrances ô CHRIST notre Pâque par la patience,

afin de mériter

d'être à ton Royaume

consortes, eucharistiés, christifiés.

¹¹ Hans Urs VON BALTHASAR, *Cordula ou l'épreuve décisive*, Beauchesne, Paris, 1968, p. 115-116.

Au monastère jusqu'à la mort oui, si et comme tu veux, mais pas hors d'une fidélité vivant à ton enseignement : ce que l'Esprit nous a dit en ce temps de l'Église¹².

Il marque ainsi (« au monastère jusqu'à la mort, oui ») un renversement complet quant à la décision de partir.

Le 27 décembre 1993, Mgr Teissier vient au monastère en fin de matinée. Il y préside l'Eucharistie puis, après le repas, il rencontre toute la communauté. Frère Christian rapporte quelques-uns de ses propos dans ses notes :

Nous sommes tous soumis à une menace générale. Il nous faut chercher à échapper aux menaces car elles séparent. Chaque fois qu'il y a des martyrs, il y a des criminels ; or, nous sommes ici pour un témoignage de paix, de réconciliation. Mais quand la menace est exécutée, il y a crime [...] Aussi faut-il préparer l'avenir, mais comment ? Chacun de nous doit s'efforcer de tenir jusqu'au moment de penser que la menace va être mise à exécution. Cela veut dire assumer la part de risque qui ouvre à un certain avenir. Pour éviter cette menace, faut-il partir dans les 48 heures ? Cela aurait des conséquences graves ; ce serait compromettre l'avenir, risquer le pillage instantané, provoquer la gêne de l'environnement. Il faut plutôt envisager un départ progressif, éloigner deux ou trois frères pour raisons de santé, dire à la communauté chrétienne que vous ne pouvez plus accueillir.

Après avoir partagé ses intuitions avec l'ensemble de la communauté, Mgr Teissier rappelle que les frères sont libres de leur décision, tout en les renvoyant à leur responsabilité au sein de l'Église. À l'issue de cette rencontre, frère Christophe écrit dans son Journal :

Nous sommes un corps à l'écoute. Henri Teissier est venu de ta part hier nous parler. Il est reparti nous laissant libres de choisir le Don en communion d'Église¹³.

Le diaire de la communauté rapporte qu'ensuite, frère Christian reçoit individuellement chaque frère : chacun est invité à réagir sur ce qui a été vécu au cours de ces dernières 48 heures et à exprimer comment il se sent appelé, en conscience, à évoluer.

C'est probablement dans ce qui va suivre qu'une certitude de foi va naître en chacun : il faut rester, même si cette stabilité peut conduire à la mort car elle est Don en communion d'Église. Comme le dira plus tard frère Jean-Pierre : « Nous ne désirions pas la mort mais nous voulions être prêts au cas où cela arriverait. » Pourquoi cette acceptation ?

Nous savions qu'il y avait danger, poursuit frère Jean-Pierre, le fait d'opter de rester, c'était prendre une option sur l'éventualité de terminer assassinés ; rester, c'était faire le choix d'être exposé à la mort. Nous étions prêts à ce que cela arrive, mais sans s'interdire de vivre ce qu'il y avait à vivre, sans provocation.

Le théologien Hans Urs von Balthasar dit que

¹² *Le souffle du don, Journal de frère Christophe, Moine de Tibhirine*, Bayard, Paris, 1999, p. 43-44.

¹³ *Ibidem*, p. 35.

chaque chrétien ne doit pas souffrir le martyre sanglant, mais qu'il doit en considérer la réalisation comme manifestation extérieure de la réalité intérieure dont il vit¹⁴.

L'origine de la démarche du martyr, c'est le « oui » à la proposition du Christ de l'Évangile, ce « oui » lourd de sa propre vie. Les frères ne cherchaient pas autre chose que de discerner la volonté de Dieu sur leur propre vie et sur celle de leur communauté... « Que ta volonté soit faite »... Leur vie leur est apparue moins comme une marche à la « conquête du monde » que comme une marche à la mort et ils faisaient le choix implicite de la mort sachant que c'était là le témoignage que leur demandait leur Seigneur :

Ici, la situation est devenue inquiétante, peut-être sera-t-elle pour l'avenir dangereuse... La mort... ce serait un témoignage rendu à l'absolu de Dieu (Frère Luc, lettre du 17 novembre 1993).

Si cela nous arrivait (mort violente), cela aurait un fort impact sur beaucoup de communautés, y compris sur les musulmans [...] Ce serait insupportable de savoir qu'on a évité le coup qui frapperait les autres (Frère Célestin, échange communautaire du 23 décembre 1993).

Ici, c'est la confusion et la violence. Nous sommes dans une situation à risques mais nous persistons dans la foi et la confiance en Dieu. Nous cheminons avec le Seigneur. Il nous indique le chemin, c'est par la pauvreté, l'échec et la mort que nous allons vers Dieu (Frère Luc, lettre d'avril 1994).

C'est ce que dira également frère Christian au cours d'un chapitre, en janvier 1996 :

Nous sommes vraiment moines en continuant de vivre ici le même mystère de Noël, du Dieu vivant avec les hommes... et s'exposant par là, dès le berceau, au massacre des innocents¹⁵.

Puis en février 1996, quelques semaines avant l'enlèvement :

Notre mort est incluse dans le don, elle ne nous appartient pas, et donc elle ne peut être risquée que dans le même climat d'Évangile que tous nos autres instants offerts à Dieu au sein de cette communauté monastique à laquelle nous sommes liés d'amour à la vie à la mort ou encore pour le meilleur et l'au-delà du moins bon¹⁶.

Balthasar, dans *Cordula ou l'épreuve décisive*, écrit du martyre qu'il est le lieu où la demande du Notre Père « que ta volonté soit faite » s'accomplit dans sa perfection pour une vie chrétienne. L'attitude fondamentale des frères semble être ce « oui » à participer à la volonté divine en la faisant, un « oui » à la proposition de don total à Dieu en Jésus Christ. Ce « oui » est tellement important qu'il convient de s'y arrêter quelque peu.

Tout d'abord pour l'entendre de la bouche des frères de Tibhirine. Ce « oui » qui est né dans le cœur de chacun va s'exprimer au cours des rencontres individuelles que frère Christian a avec chacun d'eux ce 27 décembre et dont il rapporte dans ses notes des extraits :

Frère Luc : Il ne faut pas partir tout de suite.

¹⁴ Hans Urs VON BALTHASAR, *Cordula*, p. 19.

¹⁵ *Dieu pour tout jour*, p. 451.

Frère Jean-Pierre : Je ne suis pas en paix avec la perspective de partir. Je préfère continuer de penser que la mission ici n'est pas terminée. Il ne serait pas sain de dire « Filons ! » car on ne cherche pas notre intérêt.

Frère Christophe : Ce qui tient : la vie monastique, j'aspire à la vivre paisiblement [...] J'accepte l'idée d'éviter de partir à condition d'une vie communautaire plus paisible.

Frère Amédée : Je ne me vois pas partir demain ; un départ global aurait de grosses conséquences pour l'Église, pour le voisinage. Ce serait vraiment un gros choc ; avec le risque qu'ensuite il n'y ait pas de retour possible.

Frère Célestin : Ce serait une impasse de partir tous. Je ne suis pas prêt à partir moi-même. Je voyais cela comme impossible pour l'Église, pour le voisinage.

Frère Michel : J'ai prié toute la matinée en faisant la cuisine. « Allons ! Mourrons avec lui ! »... le disciple n'est pas plus haut que son maître [...] Ce n'est pas le moment pour moi de m'éloigner.

Frère Paul : Ou bien on part, ou bien on fait face sans payer.

À travers les mots de frère Michel, nous pouvons voir comment les frères ont pu mettre toute leur vie en balance car ils ont saisi profondément combien ils étaient redevables de toute leur vie au Christ. La mort du Christ semble alors pour eux la mesure, la mesure théologique, la seule mesure possible de tout amour et de toute vérité. Mesure de tout amour : « Il n'y a pas de plus grand amour... » Mesure de toute vérité : « Si un seul est mort pour tous... »

Cette mesure, qui est configuration au Christ dans son don pascal, frère Christian la définit communautairement lors d'une homélie pour le Jeudi Saint 1994 intitulée « le martyr de la charité » :

Donner sa vie par amour pour Dieu, à l'avance, sans condition, c'est ce que nous avons fait... ou du moins ce que nous avons cru faire. Nous n'avons pas demandé alors ni pour quoi, ni comment. Nous nous en remettons à Dieu de l'emploi de ce don, de sa destination jour après jour, jusqu'à l'ultime [...] Nous voici ramenés au témoignage de Jésus, à son martyre : *Pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis*¹⁷...

Le « oui » des frères manifeste le fond de toute existence chrétienne : le don de sa vie en remerciement à celui qui l'a donnée, à celui qui sauve, ce dont frère Luc parle dans une lettre de janvier 1994 :

Aussi longtemps que nous faisons de notre vie un but en soi, ne subsiste aucune raison de vivre, car tout se termine par la mort. C'est dans le Christ que nous découvrons le sens profond de notre vie. Ce que Dieu demande est que nous Lui fassions confiance à Lui et au Christ.

¹⁶ *Ibidem*, p. 458.

¹⁷ *L'invincible espérance*, p. 228 et 230.

Et l'homme est si peu capable par lui-même de ce « oui » que très vite, la conscience chrétienne a compris que derrière ce « oui » qui va jusqu'au martyre, il y a l'Esprit Saint qui donne la force. D'après le père Pinckaers¹⁸, le Saint-Esprit réalise en nous une œuvre qui nous dépasse, qui dépasse nos capacités naturelles. En effet, nous désirons achever les œuvres que nous avons entreprises et éviter les périls qui nous menacent, mais qui le peut avec certitude ? Le Saint-Esprit répond à nos espoirs et à nos craintes. Il infuse dans le cœur et dans l'âme une confiance telle qu'elle exclut toute peur particulièrement chez ceux qui ont besoin d'être fortifiés intérieurement. On peut retrouver le désir de cette force de l'Esprit Saint dans l'acte d'offrande de frère Michel :

Esprit Saint Créateur, daigne m'associer – le plus vite possible... non pas ma volonté mais la tienne – au Mystère Pascal de Jésus-Christ notre Seigneur par les moyens que tu voudras¹⁹.

Pour frère Christian, cet Esprit est

le témoin qui suscite les témoins, il est le « martyr » sans lequel il n'y a pas de martyr. Lui seul peut authentifier le témoignage²⁰.

Enfin, frère Christophe, dans la relation qu'il fit sur l'événement de Noël 1993, parlera de « situation d'épiclèse », appel de l'Esprit Saint sur l'offrande de leurs vies livrées afin qu'il les consacre.

Le « oui » du martyr, c'est de s'offrir soi-même en sacrifice d'action de grâces. Et c'est là le premier et le plus essentiel martyr, le sacrifice d'action de grâces intérieur, dont le signe, le martyr sanglant, sera éventuellement la ratification extérieure. C'est ce que dit saint Augustin dans le sermon 175 : « C'est la cause, non la souffrance, qui fait le martyr ». Ce qui fait le martyr n'est donc pas d'abord la mort sanglante mais le don de soi en tant que libre réponse d'amour à Dieu.

On connaît le testament de frère Christian : « Ma vie était donnée... ». Dans son Journal, frère Christophe écrira : « Perdre ma vie, c'est le DON²¹ » et dans une lettre à une moniale datée du 26 janvier 1996 :

Le don me gagne
 peu à peu et mon péché morceau par morceau est
 enlevé
 car enfin mes amis
 il faut qu'entre nous

¹⁸ Servais PINCKAERS, *La spiritualité du martyr*, Saint-Paul, Paris, 2000.

¹⁹ Voir l'article d'Etienne BAUDRY, « Itinéraire spirituel du frère Michel Fleury, moine de Tibhirine », *Collectanea Cisterciensia* 63 (2001), p 264-283.

²⁰ *L'invincible espérance*, p. 248.

²¹ *Le souffle du Don.*, p. 73.

cela
soit bien clair

je suis à lui
et sur ses pas je vais
vers ma pleine vérité
pascalle

Ce qui illustre le propos de Hans Urs von Balthasar quand il dit du martyr qu'il est « moins d'offrir sa mort, que d'offrir sa vie à chaque instant²² ».

Frère Christian, après avoir écouté ses frères, pourra lui aussi leur partager qu'il n'est pas en paix avec l'idée de partir dès la première intimidation, la première menace, même sachant ce qui s'est passé à Tamesguida. Peut-être qu'alors, durant ce temps de l'Esprit, naît en lui comme en ses frères, l'invincible espérance ?

Il me semble que nous recevons là aujourd'hui, comme un surcroît d'appel pour ce « martyr » qui nous est destiné, celui de L'ESPÉRANCE. Oh ! Il n'est ni glorieux, ni brillant. Il s'ajuste exactement à toutes les dimensions du quotidien. Il définit depuis toujours l'état monastique : le pas à pas, le goutte à goutte, le mot à mot, le coude à coude... et c'est cela qu'il faut recommencer, en vie régulière, chaque matin, encore dans la nuit, et cela qu'il faut continuer de ruminer, de corriger, de discerner, d'attendre surtout [...] Et notre « Galilée » à nous, là où nous avons choisi de le suivre, puisque partout, désormais, il est DEVANT, c'est donc ce pays d'Algérie, dans son aujourd'hui pascal. Seule l'espérance peut nous y maintenir à notre place²³.

Le don de leur propre vie à la suite de Jésus Christ est la clé qui nous permet d'entrer dans le mystère sanctifiant de la Pâque de nos sept frères de Tibhirine. Nous ne pouvons comprendre le cheminement de la communauté que dans le désir de se mettre en route, de saisir cet élan venu d'au-delà d'eux-mêmes et, en même temps, dans le désir de rester avec Lui, de demeurer en cet *ici*²⁴. Ce que résumera magnifiquement frère Christophe dans son journal le 25 juillet 1995 :

Je te demande en ce jour la grâce de devenir serviteur
et de donner ma vie
ici
en rançon pour la PAIX
en rançon pour la VIE
Jésus attire-moi
en ta JOIE

²² Hans Urs VON BALTHASAR, *Nouveaux points de repère*, Communio Fayard, Paris, 1980, p. 361-377 : « Martyre et mission ».

²³ *L'invincible espérance*, p. 241-242.

²⁴ On pourra lire l'étude faite par Paul HOUIX sur l'emploi du terme « ici » dans le Journal de frère Christophe dans *Un bonheur partagé, mélanges offerts à Dom Marie-Gérard Dubois*, Cahiers Scourmontois 5, Scourmont, 2005, « Un homme pascal » p. 277-280.

Dom Bernardo, abbé général de l'Ordre, va constamment porter le souci de la communauté de l'Atlas : en témoigne sa correspondance avec frère Christian, correspondance qu'il a bien voulu mettre à notre disposition. Une rencontre a lieu en France, à l'abbaye de Timadeuc, en mars 1994, entre lui et frère Christian. Au cours de l'échange entre les deux hommes sur la situation de la communauté de l'Atlas et sur ses choix qui se dessinent, dom Bernardo dit à frère Christian :

L'Ordre n'a pas besoin de martyrs mais de moines. Il m'écouta et garda le silence. Ensuite, il me regarda et dit : Ce n'est pas incompatible²⁶...

Cette parole va faire son chemin ; en effet, il semble évident que pour frère Christian et ses frères, leur route à la suite du Christ Jésus les conduit à être prêts à le suivre jusqu'au bout, vers une pleine configuration au Seigneur crucifié.

De retour à Tibhirine, frère Christian partage cette phrase de dom Bernardo à ses frères. Frère Christophe note dans son journal :

Jésus peu à peu me conduit, me déplace, vers le lieu : d'être aimé. Il convient de me laisser faire par l'acte de la Croix : son *je t'aime* d'amour fou. Père Bernardo me parle quand il dit à Christian (à Timadeuc) : l'Ordre a besoin de moines plus que de martyrs ! À prendre comme c'est dit : avec humour, humilité²⁷.

À partir de novembre 1995, frère Christian donne à ses frères une série de chapitres sur le charisme du martyr, sur la place du mystère pascal de mort et de vie, et il revient à deux reprises sur cette phrase :

Vous savez la réflexion que m'avait faite l'abbé général, à Timadeuc, en février de l'an passé, tandis que je lui demandais conseil à partir de ce que nous venions de vivre : *L'Ordre, disait-il, a plus besoin de MOINES que de martyrs. Donc vous devez tout faire pour éviter une fin dramatique qui ne servirait personne.* Il rejoignait d'ailleurs la hantise de notre évêque après la visite de Noël : *Le coup le plus dur pour tous serait que vous connaissiez le sort des Croates. Nous ne pouvons pas nous exposer à cela.* Ces deux réactions concordantes expriment quelque chose que je crois profondément vrai, et traditionnel dans l'Église : on n'a pas le droit de provoquer la mort, y compris celle du « martyr ». On ne saurait, sans fauter, mettre son prochain en tentation immédiate de tuer en le bravant directement sur le terrain où il se situe, où son aveuglement du moment l'enferme. Pour autant, il n'est pas dit qu'il faille désertier ce terrain²⁸.

Et plus loin, le 4 janvier 1996 :

²⁵ *Le souffle du Don*, p. 180.

²⁶ *Jusqu'où suivre*, p. 13.

²⁷ *Le souffle du Don*, p. 69-70.

²⁸ *Dieu pour tout jour*, p. 444.

À la boutade de notre abbé général disant que notre Ordre a plus besoin de moines que de martyrs, il faut donc répondre que nous sommes vraiment moines en continuant de vivre ici le même mystère de Noël, du DIEU VIVANT avec les hommes... et s'exposant par là, dès le berceau, au massacre des innocents. Comme pour mieux signifier qu'avant la Croix, il y a eu des foules d'innocents massacrés, de même qu'il y en a des foules depuis, et autour de nous. Nous ne pourrions jamais oublier que notre confrontation directe avec ce grand malheur qui frappe le pays s'est faite dans ce contexte liturgique, entre la nuit du 14 décembre et celle du 24 décembre²⁹.

Moines et martyrs... la communauté poursuit sa route pour entrer davantage dans le projet de Dieu. « Moines et martyrs : « les deux ne sont pas incompatibles » disait frère Christian. Le moine sait que sa vie ne lui appartient pas, qu'elle est définitivement liée à l'amour de Dieu que sa foi lui inspire. Il sait que le don de sa vie se monnaie au jour le jour, humblement, tenacement. Il sait qu'en cela il est témoin, martyr de l'amour.

Le temps de la communauté

Du 24 décembre 1993 au 27 mars 1996 (date de l'enlèvement), les frères de l'Atlas ont porté à son sommet leur vocation de moines, solidaires des frères que Dieu leur avait donnés à aimer. Ce sommet fut possible parce que cette nuit de Noël 1993 fut pour la communauté une expérience fondatrice qui marqua la vie de chacun. Frère Christian écrira deux ans plus tard que

À travers ces événements, nous nous sommes sentis invités à « naître ». La vie d'un homme va de naissance en naissance. [...] Dans notre vie, il y a toujours un enfant à mettre au monde – l'enfant de Dieu que nous sommes (8 mars 1996)³⁰.

Dans une lettre adressée à dom Bernardo Olivera le 5 janvier 1994, frère Christian fait le point sur la situation :

Il y a tout de même eu, après la « visite » de Noël, une réaction de « fuite » immédiate parfaitement compréhensible. J'étais peut-être le mieux placé pour savoir que, si il y avait une menace, elle pesait d'abord sur moi. Je ne pense pas que, dans l'immédiat, la communauté risque, dans son ensemble, le sort atroce de nos amis de Tamesguida. Mais comment ne pas garder leur image à l'esprit ?

Puis il partage que

en communauté, nous avons d'abord vécu une expérience de profonde communion, instant après instant, accueillant les mots de la prière et les choses de la vie régulière comme un véritable don de Dieu nous dictant ce qu'il y a lieu « de dire et de faire » ici et maintenant.

Ce courrier contient également une longue relation écrite par frère Christophe :

²⁹ *Ibidem*, p. 451-452.

³⁰ *Sept vies*, p. 205-206.

Ce Noël ne fut pas comme les autres [...] Il y avait nous, chacun ; et les événements qui nous ont immensément rapprochés, n'ont rien gommé des différences. Le matin nous avons convenu qu'il serait idiot de faire bloc. Chacun a vécu ces choses graves. Chacun les interprète. Chacun tâche de les assumer. Et puis, il y a aussi ce « nous » qui chemine, progresse en grâce et en sagesse (!?!). On est déplacé, conduit là où on n'aurait jamais pu aller malgré toute notre religion... Il est grand le mystère de la Foi... de la fidélité plus tendre. Oui, je suis bien ému d'être membre de ce corps, sans éclat ni belle apparence [...] MOINES, on est en train de le devenir un peu plus en vérité, selon l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ.³¹

Frère Christophe emploie résolument le terme de « corps » quand il parle de la communauté, Corps du Christ qu'est cette petite cellule d'Église, Corps livré, offert, donné :

La maison c'est nous. Les échanges et les votes communautaires du temps de Noël ont bien manifesté ce nous vivant, survivant. Sa vocation ultime n'est pas la défense d'un temple.

Nous avons fait l'expérience d'être ton corps

traversé par un glaive

habité de ton Souffle

c'est Lui qui défend notre identité christique³².

Voici donc venu le temps pour les frères du « martyr spirituel » qui s'incarne dans la décision de rester et d'offrir leur vie, chemin de Gethsémani...

Nous nous attacherons ici à étudier l'évolution de la communauté durant l'année 1994, année charnière dans le cheminement des frères. Après la visite de Mgr Teissier et une série de votes pris le 31 décembre 1993, la communauté est donc décidée à rester sur place tout en éloignant deux ou trois frères pour raisons de santé. Frère Célestin et frère Paul sont « désignés » pour rentrer quelque temps en France. Frère Célestin semble profondément meurtri par cette décision et manifeste son attachement à ce que vit la communauté : « Comment vous laisser vivre sur place et nous au loin ? » Leur départ (frère Célestin sera absent jusqu'en septembre alors que frère Paul rentrera quinze jours plus tard) réduit la communauté à six membres³³. Au cours de la réunion communautaire du 16 janvier 1994, frère Christian fait avec ses frères une lecture de cette situation nouvelle :

Nous voici en communauté réduite... On prend la mesure de la place des absents : cela se vérifie dans les emplois, bien sûr, par beaucoup de solutions de remplacements et de roulements des charges plus astreignantes, moins familières. Cela se vérifie aussi dans nos relations entre nous. Il y a moins de rouages de transmission. Il faut établir un nouvel équilibre. Chacun est un peu plus en prise sur tous (et vice versa). Il y a peu ou pas d'échappatoire sauf à courir le risque du « chacun chez soi », ce qui est toujours possible dans une grande maison. Ce serait destructeur de

³¹ Archives de Tibhirine, cote 3.300 3.

³² *Le souffle du don*, p. 54.

³³ Frère Philippe, jeune profès, est envoyé à Alger pour études une semaine sur deux. Il quittera définitivement la communauté le 1^{er} août 1995.

communauté et ruineux pour le propos exposé qui nous tient ensemble, ici, maintenant, malgré la menace à la fois diffuse et précise.

Les frères sont conscients qu'à vivre ainsi ensemble, en nombre réduit, les défauts de chacun deviennent plus visibles, ils pèsent davantage avec le risque de ne plus voir que cela, ce qui serait profondément injuste. Conscients aussi qu'il y a un peu de « vague à l'âme » parce que l'imagination de chacun a été pas mal sollicitée et parce que l'option de rester implique un plus grand isolement. D'où une invitation pressante à un surcroît de patience (envers soi-même, envers les autres, avec Dieu aussi) et à un effort d'exactitude (être là où l'on doit être) et à faire cet effort jusque dans ce que chacun a engagé personnellement pour Dieu (oraison, *lectio*...)

Dialogues et échanges communautaires, entraide fraternelle vont être d'importants moyens qui unifieront et souderont la communauté. Grâce à eux, les frères vont entrer davantage dans l'écoute mutuelle, ils vont confronter verbalement leurs différents points de vues. À n'en pas douter, ce sera là un lieu de formation au courage, en faisant lucidement face aux situations personnelles et à la situation sécuritaire du monastère. De ces différents dialogues qui sont autant d'instruments de l'Esprit Saint, va croître l'unité et le « oui » de la communauté à son « à-venir ». C'est la montée au Calvaire...

Dans ce souci d'expérience de profonde communion fraternelle vécue instant après instant et reçue comme don de Dieu, les frères reviennent, à deux mois de distance, sur les événements de Noël 1993 et les appels perçus par chacun. Une sorte de relecture communautaire se profile.

Les fleurs des champs ne changent pas de place pour chercher les rayons du soleil. Dieu prend soin de les féconder là où elles sont.³⁴

Par cette phrase, frère Christophe, entame ce partage et peut poursuivre en révélant combien l'expérience de Noël fut un événement de grâce qu'il continue à beaucoup relire, voyant combien il y un avant et un après. Sur le plan communautaire, l'événement de Noël fut pour lui une naissance et aussi un appel à entrer dans « la vie de Nazareth ». Au niveau de la stabilité, les frères sont conduits à une dépossession, à recevoir le lieu comme don de Dieu. Pour frère Christophe, « il est important qu'on ait pu envisager de partir parce que c'était motivé, c'est que le corps (la communauté) répondait à la situation. »

La communauté est avant tout le lieu où la Parole de Dieu appelle, résonne, interpelle, questionne, affermit... Frère Michel est un homme de la Parole, il se laisse transpercer par la

³⁴ Cette phrase est reprise de l'en-tête du papier à lettres utilisé par madame de Chergé.

Parole

À chaque réflexion communautaire, jamais la Parole de Dieu – celle du jour même – ne m’a autant parlé pour poursuivre ma route [...] Puissé-je toujours avoir un cœur prêt à l’accueillir³⁵.

Il a cherché à faire une relecture des événements à « la lumière de la Bible, par exemple dans l’Exode » comme pour trouver cette « certitude que Dieu est avec le peuple dans le désert. »

Frère Christian, toujours au cours de cette rencontre du 28 février 1994, fait avec ses frères toute une série de constats :

Au plan personnel, j’ai été marqué très fort par les rencontres dans lesquelles j’ai été engagé. Pouvoir parler d’homme à homme avec le Wali³⁶, avec le chef : sensation de FORCE. Laisser jouer l’Esprit Saint, se présenter démuné, sans argument préalable. Sentiment que j’ai été utilisé tel que je suis : direct... avec une tendance à dire NON. Je considère comme une grâce de Dieu d’avoir été amené à tenir le même langage à l’un comme à l’autre : pas d’armes, attachement au lieu, résistance aux propositions inadéquates. Le danger demeure, latent ; pourtant, il me paraît moindre qu’après l’assassinat des Croates. Il y a le bénéfice de « l’Aman », d’une certaine exemption qui rend mal à l’aise à l’égard des autres étrangers. On a pu partager ce qu’il y a de pervers dans la menace pesant sur un corps de métier. Par contre, j’ai le sentiment qu’il valait mieux que cela nous arrive à nous qu’à une autre communauté. Je note au plan communautaire que nos raisons de RESTER, énoncées le 23/12, n’ont pas été touchées, qu’elles sont toujours valables. Il y a un réel étonnement devant le chemin parcouru... apparemment avec des incohérences : on se « retourne ». Il faut tout situer dans la succession des faits (dates précises) : nous avons été conduits et préservés dans cette nuit où il nous fallait trouver le chemin peu à peu.

Ces constats permettent à frère Christian et à ses frères de voir combien Dieu est à l’œuvre dans l’histoire sainte de la communauté de l’Atlas et d’avoir

une profonde action de grâce d’être encore là aujourd’hui et sentant très fort qu’un départ aurait été une grande erreur. Oui... c’est plus facile à dire après, au vu et au su de ce qui s’est passé. La vie communautaire a tenu : nous avons beaucoup partagé, c’était nécessaire car l’imagination et la réflexion vont vite. La vie monastique a tenu avec ses différentes composantes. La trame du quotidien est un don extraordinaire : elle situe la fidélité et ses urgences.

Des questions se posent alors aux frères : où situer le don (l’offrande) de leur vie ? À Dieu, bien sûr, à l’Église mais aussi à l’Algérie et à son Église. Où situer le don de leur mort (qui est inclus dans celui de la vie) ? Ils ne peuvent pas s’en dispenser, ni pour la risquer, ni pour la fuir de leur propre chef. Ils ne peuvent « l’abandonner dans des mains trop promptes à en disposer à leur aise » mais peuvent-ils la refuser à ceux qui risquent la même chose

³⁵ Lettre à un frère moine datée d’août 1994.

³⁶ Le Wali (maire) de Médéa avait reçu frère Christian le 18 décembre 1993 après l’assassinat des Croates à Tamesguida pour lui formuler diverses propositions susceptibles de garantir la sécurité de la communauté (mise en place d’un dispositif de sécurité dans le monastère, possibilité d’armer les gardiens,

qu'eux ? Où situer également la fidélité à la pauvreté ? Dans un départ précipité (une sorte de fuite en Égypte) ou dans un partage d'incertitudes, de manques, de peurs, de craintes... ce qui est le quotidien des gens tout autour d'eux ?

Dans la situation de dépouillement et de désert au cœur de laquelle se trouve plongée la communauté, il y a quelque chose d'essentiel à la vie monastique qui s'offre aux frères avec une urgence nouvelle. La vie de prière personnelle et communautaire tout comme les autres exigences du service quotidien sont stimulées en permanence.

Le 8 mai 1994, frère Henri Vergès (frère mariste) et sœur Paule Hélène (petite sœur de l'Assomption) sont assassinés à Alger. Dans une lettre à dom Bernardo, frère Christian parle de la mort de frère Henri :

J'étais très lié à Henri. Sa mort me paraît si naturelle, si conforme à une longue vie toute entière donnée par le menu. Il me semble appartenir à la catégorie de ce que j'appelle « les martyrs de l'espérance », ceux dont on ne parle jamais parce que c'est dans la patience du quotidien qu'ils versent leur sang. Je comprends en ce sens le « martyr monastique ».

Ce que frère Christian écrit ce jour-là est exactement ce que beaucoup penseront en apprenant l'enlèvement et l'assassinat des sept moines : Tibhirine, comme la vie de frère Henri, fut un silence qui soudain devint Parole.

Ce double assassinat provoque une rapide réaction du Wali de Médéa qui convoque frère Christian et lui présente de nouveau des propositions sécuritaires pour le monastère. Dans une lettre adressée au Wali et datée du 21 mai 1994, lettre préparée par la communauté, frère Christian réitère le refus et tente d'expliquer le sens que les moines donnent à leur présence :

Comment accepter d'en passer par là (*mesures de sécurité*) sans courir un risque plus grand que tous les autres, celui de perdre le sens de ce que nous essayons d'être ? En fait, notre meilleure sécurité nous paraît bien, pour le moment, d'en rester là où nous sommes, à la fois discrets et désarmés, comme nos voisins. Nous avons la conviction qu'en Algérie, comme partout dans le monde d'aujourd'hui, il est important d'apprendre à vivre-ensemble, et à s'accepter différents pour s'enrichir mutuellement. Dans le langage de la foi, cela veut dire servir le dessein de Dieu, qui est de rassembler tous les hommes en invitant les croyants à payer d'exemple par l'émulation mutuelle vers le bien. Si ce dessein n'est pleinement dévoilé qu'après la mort, n'est-il pas légitime qu'on lui consacre sa vie ? Et celle-ci inclut la mort³⁷...

De plus en plus, les lettres de frère Luc évoque la perspective d'une mort prochaine,

déplacement de la communauté dans un lieu sécurisé à Médéa), propositions rejetées par la communauté de l'Atlas.

³⁷ Archives de Tibhirine, cote 3.200 24.

comme dans cette lettre à un moine datée du 25 mai 1994 :

Merci de nous suivre par la pensée, au milieu des événements d'Algérie. Une religieuse et un religieux ont été assassinés. Pas de trêve pour la violence. Nous sommes comme l'oiseau sur la branche, prêts à nous envoler vers d'autres cieux ! Des cieux nouveaux et une terre nouvelle. Partout où nous allons, partout où nous sommes, Dieu nous accompagne. Dieu n'est pas contre nous mais avec nous. Quand nous débarquerons de cette planète, encore tout plongés dans nos préoccupations terrestres, nous n'aurons pas peur, car en franchissant le seuil angoissant de la mort, nous trouverons le Christ qui nous introduira dans la maison du Père.

À la fin du mois de juin 1994, ayant été informé par le Wali de Médéa des refus successifs de la communauté de Tibhirine face à d'éventuelles mesures de sécurité, le Nonce Apostolique adresse une longue lettre à frère Christian. Il y dresse un tableau peu encourageant : l'Église d'Algérie n'a pas, humainement parlant, de perspectives de croissance dans un futur immédiat ; il n'existe pas de présence chrétienne autour du monastère et les attaches historiques de ce dernier dans le lieu où il se trouve sont relativement récentes ; les frères dans leur ensemble sont âgés et il n'est pas aisé de prévoir une relève rapide dans une montagne éloignée ; la vocation monastique exige certaines conditions, notamment une atmosphère ambiante de paix et de méditation, qui favorisent la vie de contemplation et d'union avec Dieu. Aussi suggère-t-il le transfert de la communauté de l'Atlas dans la propriété et la résidence de la Nonciature Apostolique à Alger. Suivent une série d'arguments sur le bien-fondé d'une présence monastique à Alger³⁸.

Cette longue lettre détaillée n'est pas un document qui engage la relation d'obéissance des frères à l'Église, au Pape, à leur propre conscience ; le Nonce sollicite plutôt le point de vue de la communauté. Celle-ci l'exprime dans un chapitre conventuel le 3 juillet.

Père Amédée note avec humour la possibilité d'avoir un pied-à-terre à Alger, mais il trouve surtout que le Nonce minimise les cinquante-six ans de présence de la communauté à Tibhirine, les temps forts vécus, notamment au temps de la guerre d'Indépendance. Quant au climat actuel, père Amédée ne l'estime pas pire que pendant la guerre. Il rappelle également que les « frères de la montagne » ne sont pas revenus et réfute le qualificatif de « désert spirituel » employé par le Nonce, ce qui lui semble être une injure envers la population musulmane.

Pour frère Luc, la question qui se pose est celle de savoir s'il y aurait ailleurs une beaucoup plus grande sécurité, ce qu'il ne croit pas. La solution, pour lui, demeure celle de rester : « Moi, si on quitte ici, immédiatement je rentre à Aiguebelle. Si on se regroupe

³⁸ Archives de Tibhirine, cote 3.200 25.

ailleurs, ce sera beaucoup plus facile pour un gouvernement islamiste de nous expulser. » Frère Luc envisage donc l'éventualité d'une « victoire » des islamistes en Algérie, ce qui toutefois ne l'empêche nullement de redire sa préférence pour un *hic et nunc*.

Frère Paul apprécie que le Nonce fasse preuve de réalisme quant à l'évolution de la situation en Algérie : « il ne parle plus de printemps paradisiaque mais dit que cela va durer. » En même temps, il n'envisage pas non plus la solution d'un transfert à la Nonciature estimant que même si « ce sera de plus en plus difficile ici, je me sens plus en sécurité ici qu'à Alger. ».

Frère Christophe est plus tranché dans sa réaction, il ne goûte guère à la vision du Nonce et trouve même « un certain ennui à reprendre cette discussion. On a déjà pris des votes à ce sujet ; la communauté ne serait pas capable de vivre ce genre de transfert. On a tous le désir de continuer ici. »

Frère Jean-Pierre n'envisage pas que la communauté soit englobée dans une « pastorale d'ensemble du regroupement » (ramener toutes les communautés à Alger).

Je ne suis pas du tout prêt à envisager notre présence comme cela, ni notre sécurité. Les événements nous dépassent, si nous sommes là, c'est que nous avons la foi, comme frère Henri (Vergès) qui savait très bien qu'il était en danger et qui a vécu une fidélité humble à ce que Dieu lui demandait. Comme lui, nous sommes une présence, non aux chrétiens, mais aux gens, au contact avec les gens. Si nous sommes expulsés de force d'ici, à ce moment-là, il faudra trouver une solution, mais il est peu probable que notre place puisse être en Algérie. Si le Seigneur ne nous avait pas voulu ici, il y a longtemps que nous serions partis. La Vierge et Notre-Dame de l'Atlas nous ont protégés, pourquoi changer de parapluie quand il y en a un qui va bien ?

Enfin, pour frère Michel, « à cause de ceux qui nous entourent, il ne me semble pas qu'il nous faille envisager un transfert pour aujourd'hui. »

Ce chapitre conventuel marque comme une nouvelle étape du discernement de la communauté. Les frères sont conscients de la nécessité d'une concertation entre tous ceux qui contribuent à donner à l'Église d'Algérie son visage. Mais, au-delà de cela, ils sont intimement persuadés qu'ils sont appelés à demeurer à Tibhirine auprès de leurs « frères » algériens, ce que frère Christophe note dans son journal à la date du 2 juillet :

Lettre du Nonce organisant notre installation à la nonciature...

Je ne peux nous imaginer ailleurs qu'ici. C'est aujourd'hui le lieu que tu nous indiques : Allons !

Depuis Noël, nous sommes en marche : libres d'être ici jusqu'à preuve du contraire. Faut-il anticiper l'adversité ? Nous sommes encore loin peut-être du Lieu de VIE, du Lieu saint... de la croix où se pose en Fin l'éternel *je t'aime* (ouvert à tous).

Nos voisins ne nous imaginent pas non plus ailleurs qu'ici, avec eux. C'est avec eux qu'il y a lieu de vivre notre vocation monastique et d'inscrire ici une pauvre et imparfaite réponse de disciples : en Église – vive³⁹.

Peut-être pouvons-nous dire que l'unité de la communauté de l'Atlas s'est faite, cette unité d'idéal (service du Christ, service de l'Église d'Algérie, service de la population algérienne), et aussi une forme de communion des cœurs. On imagine volontiers combien a grandi entre les frères le climat d'accueil mutuel, climat qui caractérise si bien une communauté monastique et qui est un des fruits de l'amour fraternel. Bien sûr, cette unité ne doit pas être idéalisée, les difficultés inhérentes à la vie communautaire subsistent (en témoignent les chapitres d'entraide fraternelle sur le chant, sur la violence, etc.), mais l'unité se construit sur un but commun que les frères ont défini peu à peu, ensemble. Ceci est bien exprimé dans la réponse que frère Christian fait au Nonce au cours d'une rencontre, puis dans un courrier daté du 8 juillet :

Des conditions de vie insolites pour une communauté cistercienne, plutôt traditionnelle et attachée à son lieu actuel, ne risquent-elles pas de nuire à l'unité réelle entre nous, notre vraie force de tous ces derniers mois ? [...] Suggérer que nous serions plus utiles ou féconds (à Alger), n'est-ce pas introduire des arguments trop humains dans l'interprétation d'un appel qui fait de nous des « inutiles » aux yeux du monde ? C'est notre façon d'être missionnaires, et la mission de l'Église en reçoit une note de modestie et de gratuité sans laquelle on fait sur elle bien des contresens [...] Je vous ai dit notre enracinement solide et ancien dans ce petit coin de montagnes..., notre recrutement constant..., surtout peut-être, le lien qui nous attache à nos voisins et dont on peut penser, avec bon nombre d'entre eux, qu'il est pour eux (comme pour nous, il est vrai) question de vie ou de mort. Partir sans y être contraints serait les exposer immédiatement à des vexations ou représailles qui n'ont épargné, hélas, aucun des autres villages alentour. S'il y a pour nous motif de conscience s'imposant dans le discernement d'aujourd'hui, c'est là que nous le cherchons, sans nous étonner qu'il ne soit pas plus explicitement lié à l'Église comme tel. Nous croyons être ainsi levain du Christ dans cette pâte humaine précise. Et nous sommes redevables à cette pâte qui nous accepte en son sein, avec notre différence clairement affichée. Dans l'attente du Royaume⁴⁰...

Durant l'été 1994, trois textes peuvent nous aider à mieux entendre les frères nous dire ce que l'Esprit leur a soufflé : le Seigneur vous convoque à faire Église, ici, au milieu de ce peuple et pour ce peuple. D'abord une lettre de frère Christian adressée à dom Bernardo dans laquelle est résumée la position de la communauté :

Pour l'heure, nous sommes convaincus à l'unanimité que notre meilleure sécurité reste sur place. Il y a plus. Nous sommes en état « d'assistance à personnes en danger ». En ce sens que, si nous partions, l'armée s'installerait dans nos murs, et nos voisins savent ce que cela veut dire pour eux.

³⁹ *Le souffle du don*, p. 94.

⁴⁰ Archives de Tibhirine, cote 3.220 26.

Impossible, en simple conscience, de les exposer ainsi. Cet élément très concret de discernement nous laisse en paix.

Puis dans une lettre de frère Michel à un membre de sa famille :

Martyr, c'est un mot tellement ambigu ici... S'il nous arrive quelque chose – je ne le souhaite pas – nous voulons le vivre ici en solidarité avec tous ces algériens (algériennes) qui ont déjà payé de leur vie, seulement solidaires de tous ces inconnus, innocents... Il me semble que celui qui nous aide aujourd'hui à tenir, c'est celui qui nous a appelés... J'en reste profondément émerveillé : *Celui qui nous affermit avec vous (peuple algérien) en Christ et qui nous donne l'onction : c'est Dieu.*

Enfin, frère Christophe écrit dans son journal le 21 août 1994 :

Et vous, vous voulez partir ?

Partir. Jésus sait ce que c'est : contrarier le Père qui nous donne à lui, contrevenir au Don qui m'attire à Toi, et en Toi, je vais au Père.

À qui irions-nous ? Être ici pour aller à toi. C'est au-delà d'une option à plusieurs termes. Nous ne sommes pas ici à la croisée de chemins divers, mais devant toi : chemin qui s'ouvre⁴¹.

Le 30 septembre 1994, vers 19h30, les frères reçoivent une nouvelle « visite » : trois hommes appartenant aux « frères de la montagne » demandent à utiliser le téléphone. Après un temps où l'on essaie de parlementer, les trois hommes se montrent nerveux si bien que marquer davantage un désaccord susciterait une tension supplémentaire que les frères préfèrent désarmer. Un combiné portatif leur est prêté pendant que frère Luc prodigue quelques soins à l'un d'eux, puis le trio repart dans la nuit.

Dès le lendemain matin, frère Christian, après avoir fait un compte-rendu de cette « visite », donne 48 heures de réflexion à la communauté pour penser aux mesures à prendre en prévention d'une récidive. Au cours du chapitre du 3 octobre, un tour de table permet à chacun de s'exprimer. On peut noter deux types de réponse, une sur le fait précis et une plus large sur le vécu de la communauté.

« Les terroristes veulent obtenir un pouvoir par la terreur, il leur faut échanger des renseignements et recevoir des ordres. On est devenu un rouage de cette communication d'informations. Cela me gêne d'être solidaire d'actions que je n'approuve pas. Aussi il faut se mettre dans la position où il sera impossible de répondre à leur demande. Je préfère laisser ma peau plutôt que d'être solidaire des terroristes » dit en substance frère Paul. Pour frère Christophe, une question : « Comment être un homme de paix en face de la violence ? » et un constat : « ce qu'on a fait à ce moment-là nous est donné, c'est de l'ordre de la grâce. Notre communauté essaie de tâtonner, nous ne devons pas nous enfermer dans une attitude toute

⁴¹ *Le souffle du don*, p. 107.

faite. » Il est aussi conscient de la position quelque peu unique de la communauté au sein de l'Église d'Algérie puisqu'elle est au contact direct des « frères de la montagne ».

La communauté est unanime sur le fait qu'elle ne peut laisser les « frères de la montagne » prendre leurs habitudes et elle est également unanime sur l'option d'ajuster sa réponse à la nature de la demande : ici, c'est le téléphone qui est sollicité, c'est donc au téléphone que les frères envisagent de renoncer. Option confirmée par un vote qui stipule qu'en cas de nouvelle demande, ils prendraient les moyens de renoncer provisoirement au téléphone.

Après l'assassinat de deux sœurs espagnoles le 23 octobre 1994, les évêques d'Algérie consultent les communautés pour qu'elles prennent les dispositions nécessaires en prévision d'un départ obligé, mais aussi pour qu'elles réfléchissent à la possibilité de constituer un noyau de volontaires qui resterait avec l'évêque.

La communauté de l'Atlas a, indirectement, déjà répondu à cette consultation quand elle a entrepris « à chaud » une réflexion sur son avenir après la « visite » de Noël. Frère Christian souhaite néanmoins que chacun des frères puisse se replacer face aux mesures et aux décisions prises alors, et aussi que chacun se situe à nouveau en face de la question posée à sa vie. C'est individuellement, nous dit le diaire de la communauté, que le prier de Tibhirine rencontre ses frères. Il prend quelques notes à chaque entretien.

Pour frère Jean-Pierre il y a « un appel à être cette présence désarmée, faible, démunie... un peu comme beaucoup ici, mais à la façon d'un choix, en renonçant à la possibilité d'aller ailleurs. Désir de rester ensemble au maximum, et de partir ensemble s'il le faut. Face à la violence, offrir cette présence... qui se lassera le premier ? » Frère Célestin manifeste le souhait de rester, trouvant la situation moins dure au plan psychologique que certains accrochages de la vie communautaire. Conscient de ses fragilités, il affirme simplement qu'il est heureux. Frère Christophe ne se voit pas ailleurs tout en étant conscient de l'enjeu de la présence de la communauté. Il met encore en avant, comme d'autres frères, les liens avec le voisinage. Frère Michel se reconnaît d'un naturel peureux, mais il se trouve en confiance en communauté. Quant à frère Paul, toujours très entier et avec un grand souci de vérité, il voit bien des différences dans ses réactions d'où parfois un certain manque de confiance. « J'accepte de ne pas réagir indépendamment des autres une autre fois pour ne pas n'engager que moi-même⁴² ». Mais il lui faut continuer à exprimer son point de vue en acceptant qu'il s'intègre dans une vision de communauté. Plus profondément, son choix de

⁴² Lors de la « visite » du 30 septembre, il avait brandi un évangile face aux trois intrus.

rester est essentiellement motivé par la foi.

Trois autres « visites » vont jalonner le mois de novembre : à chaque fois, les « frères de la montagne » viennent pour des soins, ce qui conduit la communauté à une discrétion plus vigilante encore, toutes ces venues relevant du secret médical dans lequel tous sont inclus en raison du lien de frère Luc avec la communauté. Comme le dira frère Christian, ce devoir d'assistance relève tout autant de l'évangile que du serment d'Hippocrate.

Un an après l'assassinat des Croates, Mgr Teissier tenait à rendre à nouveau visite aux frères de Tibhirine pour célébrer avec eux ce triste anniversaire et faire le point sur la consultation lancée par les évêques. Dans une première réflexion communautaire, les frères privilégient le fait de rester ensemble, mais sans exclure que l'un ou l'autre resterait en signe de fidélité contemplative à l'Église d'Algérie. Il est évident pour chacun que si l'un ou l'autre restait pour participer au noyau formé autour de l'évêque en cas de départ obligé, ce serait donc avec le consentement de la communauté et dans l'optique d'un retour envisageable de celle-ci.

Mgr Teissier monte à Tibhirine le 15 décembre 1994. Dans l'après-midi, il rencontre individuellement tous les frères, rencontres dont il donnera par écrit la synthèse suivante :

Tout en gardant la réserve normale sur les confidences personnelles, je voudrais vous dire de façon synthétique ce que j'ai perçu à travers mes rencontres avec chacun d'entre vous. Il y a d'abord cette conviction que malgré les tensions des premiers mois, vous pouvez vivre pleinement dans cette situation votre vie religieuse cistercienne, dans sa dimension spécifique en terre d'islam. Vous soulignez d'abord le sens de votre célébration eucharistique et de votre prière communautaire vécue de l'intérieur de cette crise, en communion avec un peuple qui souffre. Vous êtes conscients aussi de ce que le dépouillement exigé par la situation centre votre vie religieuse sur l'essentiel. Vous soulignez l'importance que prend pour vous, dans ce contexte, la vie communautaire et votre volonté de sauver cette vie communautaire si les circonstances vous contraignent au départ. Vous reconnaissez la nouvelle profondeur des liens établis avec votre environnement algérien dans cette situation de grande tension. [...] Vous restez conscients de la précarité de votre présence qui peut évidemment, à chaque moment, être remise en cause soit du fait des forces de l'ordre, soit par un changement d'attitude des groupes armés, soit en raison de nouvelles exigences qu'ils pourraient formuler. Mais, tout ceci étant pris en compte, il semble que vous assumez dans la sérénité cette situation. Il semble même que vous considérez qu'il est possible de durer dans cette situation, si aucun élément grave ne vient en changer les données⁴³.

Comme on peut le constater, cette synthèse reprend fort bien les différentes étapes du cheminement de la communauté pendant un an et l'unanimité qui s'est peu à peu dégagée

⁴³ Archives de Tibhirine, cote 3.200 32.

dans les prises de décisions et l'orientation générale.

Après ces rencontres personnelles, Mgr Teissier fait à la communauté un tour d'horizon de la situation de l'Église d'Algérie. Puis il préside l'Eucharistie en mémoire des douze Croates. Le lendemain, l'évêque retrouve la communauté au chapitre. Il dit alors combien est significative la présence de Tibhirine pour toute la communauté diocésaine, l'une des rares communautés qui a pu conserver sa vocation propre dans son lieu propre, comme si le Seigneur avait fait triompher dans la conscience des islamistes leur capacité à respecter les frères. L'année vécue peut se lire comme une grâce, un don de fidélité qui a été fait au jour le jour. En gagnant cette année, « vous avez contribué au salut de notre Église qui aurait dû se disloquer rapidement ».

C'est aussi le temps de l'action de grâce pour cette communion palpable entre les frères, la confiance mutuelle. Ce que l'on peut appeler le « prix de la vie communautaire » s'est particulièrement vérifié au cours de ces mois écoulés et cela se traduit donc par une grande unité de vue dans ce que les frères ont exprimé de leur vécu⁴⁴.

Le temps des Béatitudes

Peu de temps après une nouvelle série de votes marquant l'unité de la communauté dans son désir de demeurer « unie et ici », survient l'assassinat des quatre Pères Blancs à Tizi Ouzou. En rentrant de la célébration des obsèques, frère Christian écrivait à dom Bernardo :

La communauté reste ferme, dans la ligne des votes exprimés avant Noël, à l'occasion de la visite de Mgr Teissier. Celui-ci a eu l'assurance, auprès du ministère algérien de l'Intérieur, que nous pouvions rester sans trop de risques. En fait, c'est aussi le sentiment de nos voisins et de frère Luc. Et il y a toujours le souci d'éviter de mettre en danger concret d'autres vies que les nôtres. Et puis, l'amour ne dit pas « *SATIS !* » à l'autre qui a le droit d'être aimé à l'infini... s'il s'y prête. Et c'est le cas.

Durant l'année 1995 et les premiers mois de 1996, la communauté de l'Atlas va lentement poursuivre cet élan de fond qui chasse toute superficialité. Il n'y a pas eu beaucoup de changements superficiels en communauté durant ce temps, mais au fond, une évolution, peut-être même plus que cela, une conversion... car chacun était conduit vers sa vérité. Les

⁴⁴ Nous n'avons rien dit de frère Bruno, le supérieur de la fondation de l'Atlas à Fès, au Maroc, qui viendra à Tibhirine le 18 mars 1996 pour prendre part à l'élection d'un prier. Il sera enlevé avec six autres frères dans la nuit du 26 au 27 mars. Étonnant travail de l'Esprit Saint : un frère qui n'a pas vécu tous ces événements est pris avec les autres alors que deux frères qui ont vécu tout ce cheminement n'ont pas été pris... Il faudrait faire une étude approfondie de l'évolution de frère Bruno, mais il semble réaliste de dire qu'il a lui aussi vécu un cheminement intérieur et qu'il avait un certain pressentiment des choses. Une anecdote : juste avant de partir pour l'Algérie, en mars 1996, il téléphonait à des proches pour leur faire part de ce voyage. Devant leurs tentatives pour l'en dissuader, frère Bruno dit, avec une grande détermination dans la voix et laissant sa phrase en suspens : « Je pars à l'Atlas, de toutes façons je partagerai leur vie... »

frères ont appris et accepté le don de Dieu : être là, communauté à Tibhirine, être frères et avoir un peuple.

Nous ne savons rien des cinquante-six jours de détention des frères ni des circonstances de leur mort. Cela peut donner libre cours à bien des supputations mais tel n'est pas notre propos ici. S'il est probable que le motif de l'enlèvement et de la mort des frères soit d'ordre politique, il nous semble certain que c'est un motif surnaturel qui a poussé les frères à rester sur place. Nous avons voulu montrer qu'au centre de l'expérience du martyre spirituel des sept frères, il y avait la foi et l'amour du Christ, l'amour de l'Église, l'amour du lieu et des frères. Ils ont été appelés à rendre témoignage au Seigneur de l'Évangile dans leur vie quotidienne, ils nous enseignent à répondre à l'appel du Seigneur en lui confiant notre *usque ad mortem*. Quelques jours avant l'enlèvement, le 8 mars 1996, dans une récollection de carême donnée à des laïcs à Alger, frère Christian reprendra la fameuse phrase de dom Bernardo : « L'ordre n'a pas besoin de martyrs mais de moines... », et donnera la réponse de la communauté de l'Atlas.

Si l'ordre a besoin de moines, la vraie question n'était-elle pas plutôt : est-ce que l'ordre a besoin que nous soyons moines dans cette réalité qui est la nôtre ? Est-ce que l'Église a besoin de moines dans chaque réalité où elle se trouve ? Et même : est-ce que le pays a besoin de moines, est-ce que le pays a besoin de nous ?... Et bien là, nous avons répondu : oui⁴⁵.

L'héritage des frères n'est pas à rechercher dans leur seule mort, leur martyre final. Celui-ci, si grand soit-il, ne doit pas nous faire oublier que c'est pas à pas qu'ils ont gravi le mont des Béatitudes.

Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux. Heureux êtes-vous quand on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement contre vous toute sorte d'infamie à cause de moi. Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux : c'est bien ainsi qu'on a persécuté les prophètes, vos devanciers (Mt 5, 10-12).

Il semble que cette dernière béatitude soit la plus importante, celle vers laquelle les autres convergent comme vers leur sommet. Comment ne pas voir, dans les béatitudes, les diverses faces et qualités des frères dans le cheminement vers leur Pâque : acceptation de la pauvreté pour le Christ, douceur sous la violence, patience dans l'affliction et consolation par Dieu, faim et soif de la justice et rassasiement intérieur, miséricorde, bonté sous les attaques et pardon des offenses implorant la miséricorde de Dieu, pureté du cœur qui ne se laisse pas troubler par la haine ? Il faudrait relire ici le testament de frère Christian, et peut-être les écrits des frères, pour y retrouver, en germe, cette ascension.

⁴⁵ *L'invincible espérance*, p. 298-299.

N'est-il pas frappant de lire le dernier chapitre que frère Christian donna à ses frères le 16 mars 1996, où, parlant du chapitre 72 de la Règle de saint Benoît⁴⁶, il dit son

attrait pour ce tout petit chapitre de notre Règle où tout semble dit avec tant de naturel et de simplicité qu'on pourrait presque n'y voir qu'une énumération d'évidences. Il nous arrive bien d'accueillir de même les BÉATITUDES, comme si nous les fréquentions au quotidien, comme si notre vie n'avait que ce langage-là pour se déchiffrer ?

Ce dont se faisait déjà écho frère Christophe dans une lettre à sa famille en août 1995 : « Peut-être sommes-nous au cœur même de l'Évangile : en train de vivre les Béatitudes... » Et combien est significative cette phrase de frère Michel au cours d'une rencontre communautaire le 12 mars 1995 : « S'Il devait me rappeler à Lui d'une mort violente... Béatitudes. »

Abbaye de La Trappe
F – 61380 SOLIGNY-LA-TRAPPE

Thomas GEORGEON, ocsso

⁴⁶ Après une définition du mauvais et du bon zèle, la suite de ce chapitre de la Règle comprend huit brèves maximes – le même nombre que les Béatitudes – dans lesquelles Benoît résume toute sa Règle, dans une perspective d'amour de Dieu et des frères